

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 2 - avril 1999

EDITORIAL

« On ne doit traiter du sacré qu'avec infiniment de révérence. »

Cette parole n'est pas d'un Père de l'Eglise, mais de Madame Necker, épouse du ministre de Louis XVI.

La Parole de Dieu est chose sacrée, pour celui qui la proclame ou qui l'explique, comme pour celui qui la reçoit. C'est dans cet esprit que l'abbé Carmignac a été pour nous un exemple et c'est particulièrement sur ce point que nous voulons recueillir le message de sa vie, message qui est l'écho d'une âme attentive à Dieu, dans laquelle l'activité intellectuelle trouve ses racines et sa fécondité.

Saint Augustin nous enseigne que l'adhésion de notre foi au contenu du Message révélé doit se fonder sur le fait que nous le recevons par la voix du Magistère de l'Eglise, laquelle a reçu expressément de son Fondateur la mission de transmettre ce Message et d'en préserver l'intégrité.

Objet de notre foi, la Parole de Dieu est aussi objet de sciences, notamment en ce qui concerne son support matériel, soumis aux vicissitudes des temps et aux variations de l'esprit des hommes.

La fiabilité d'un travail scientifique se fonde sur l'application d'un ensemble de règles. L'exégète soucieux d'être crédible s'applique à vérifier longuement et minutieusement ses hypothèses. Pratiquant lui-même sa propre critique, il confronte également ses conclusions avec celles des autres travaux déjà existants. Par ailleurs il publie, autant que faire se peut, les résultats de ses recherches, non seulement pour les faire connaître, mais également pour les proposer à l'examen de ses pairs.

En ce qui concerne ses travaux sur les Evangiles synoptiques, l'abbé Carmignac n'eut pas le temps de réaliser une telle publication, mais il savait déjà, par ses lectures et ses relations, que ses conclusions étaient partagées et, en quelque manière, corroborées par d'autres savants, dans leurs recherches parallèles ou dans leurs propres disciplines.

Le travail de l'abbé Carmignac est un socle dont la solidité permet de continuer à bâtir l'édifice commencé. Humble et sage bâtisseur, il consacra à sa tâche une longue partie de sa vie terrestre, avec l'activité féconde de son esprit et l'ardente piété de son cœur.

Robert Cuny

1... Editorial,
par Robert Cuny.

2... La "barque de Jésus",
par Françoise Demanche.

3... L'Abbé Jean Carmignac
par lui-même (1^{ère} partie).

6... L'historicité des Actes des
Apôtres, par Paul Bousset.

7... Livre lu : *La langue de
Jésus* de fr. Bernard-Marie,
par Charles Commeaux.

8... Photo : la "barque de Jésus"

LA "BARQUE DE JÉSUS"

Deux archéologues amateurs ont découvert - en 1986 - la carcasse d'un vieux bateau, envasé près de la rive de Génésareth en face de l'ancien site de Magdala, patrie de la Marie Magdeleine des Evangiles. Le service des Antiquités d'Israël s'y est vivement intéressé : il a fait rapidement dégagé ce débris, l'a fait examiner, mesurer (7,9 m x 2,2 m) et restaurer. Par la méthode du Carbone 14 la date de 85 à 15 avant J.-C. lui a été attribuée. Son bordage est fait de bois de cèdre et sa membrure de chêne, mais le reste de la construction est de matériau pauvre. La barque était semble-t-il pontée à l'avant et à l'arrière.

Comme le fait très finement remarquer B. Bonnet Eymard (dans Bible-Archéologie-Histoire, tome II p.98) : « Cette embarcation témoigne de la véracité des récits évangéliques jusque dans le choix des prépositions. Saint Marc raconte comment, avant d'imposer silence au vent et à la mer déchaînés, Jésus était "dans la poupe, sur le coussin, dormant" (Marc 4,38). Non pas "à la poupe, dormant sur le coussin", comme le traduit la Bible de Jérusalem, là où il aurait gêné la manœuvre ! Mais "dedans", préposition grecque "en", ce qui correspond à la disposition de l'épave retrouvée. Sous le pont arrière il y avait un espace couvert, généralement réservé pour les filets, assez grand pour qu'un homme puisse s'y tenir, bien à l'abri.»

Cette intéressante trouvaille qui donne une idée des embarcations de pêche à l'époque du Christ a fait travailler les imaginations et l'on parle maintenant, deuxième millénaire aidant, de la "barque de Jésus". Nul doute que ce sera un des points obligés des parcours touristiques et pérégrinants qui se dérouleront en Israël pour ce deux millième anniversaire de la naissance de Jésus.

Notons à propos de la pêche antique, l'activité remarquable de M. Mendel Nun, un membre du kibboutz Ein Gev, situé sur la rive est du lac un peu au sud de Gadara, ou pays des Gadariens ou Géraseniens, où eut lieu l'épisode des possédés guéris par Jésus et dont les démons provoquèrent la noyade de troupeaux de porcs (cf. Lc 8,26 et sqq - Mt 8,28 et sqq - Mc 5,1 et sqq). M. Mendel Nun a d'abord collecté des vestiges à demi enterrés le long des berges, massives ancrs de pierre, petites pierres percées destinées à lester les bords des filets et autres objets utilisés par les pêcheurs de l'antiquité. Sa profonde connaissance de la topographie locale et des passages de la Bible relatifs à cette contrée lui a permis de localiser plusieurs anciens ports qui existaient au temps de Jésus et qui ensuite furent détruits, notamment par les Romains après 70. M. Mendel Nun a publié à plusieurs reprises le résultat de ses découvertes sur les anciens sites, les changements de niveau des eaux, les méthodes antiques de pêche. Le livre qu'il a publié en 1964 sur les "Anciennes pêcheries juives (en hébreu) a reçu le prestigieux prix Ben Zvi.

Sa connaissance de ces anciennes techniques n'est pas purement intellectuelle. Il a lui-même travaillé plusieurs années comme pêcheur à Ein Gev, avant l'introduction des moyens modernes de pêche. Ce qu'il a pu pratiquer ainsi dans sa jeunesse n'était guère différent de ce qui se faisait au temps de Pierre et des fils de Zébédée.

Enfin il a réussi à ouvrir un musée de la pêche "Beit ha-oganim", c'est-à-dire "Maison des ancrs" à Ein Gev. Ce musée abrite les collections d'objets recueillis par son fondateur ; il vient également d'acquérir une réplique, faite en Egypte par des constructeurs traditionnels de bateaux, du fameux "bateau de Jésus". L'intérêt de ces objets est doublé par les explications que Mendel Nun donne volontiers sur leur usage et les différentes manières antiques de lancer le filet.

Ce musée est une source merveilleuse pour aider les Chrétiens à comprendre la vie de ces pêcheurs du lac de Génésareth, dont Jésus a fait des pêcheurs d'hommes (Mt 4,19 - Mc 2,17 - Lc 5,4 à11).

D'autres équipes internationales et pluridisciplinaires continuent avec le Père Bargil Pixner, du monastère de la Dormition à Jérusalem, à travailler sur ces sites et notamment celui de l'ancienne Bethsaïde, récemment identifié. Nous aurons l'occasion de vous parler de ces confirmations archéologiques de l'historicité des Evangiles.

Françoise Demanche

L'abbé Carmignac par lui-même

(Introduction et notes par F. Demanche)

L'abbé Carmignac, qui était très attaché à sa famille, s'est évertué à retrouver ses nombreux cousins, ses contemporains, et à organiser des journées rencontres.

Il s'est livré à de nombreuses recherches d'état civil qui lui ont permis de rédiger une histoire de la famille Carmignac en deux volumes.

Les plus anciennes traces de cette famille qu'il ait retrouvées remontent au XVIII^e siècle. Dans un village du Limousin, nommé Orsennes entre Eguson et Aigurande (actuellement département de l'Indre), naquit Sylvain, fils de Joseph CARMINIAT et d'Anne Bonnet, baptisé le 17 avril 1744. Après la mort de ses parents survenue en 1766, le jeune homme, ouvrier maçon, partit chercher fortune vers le Nord. On le retrouve à Chevry le Bignon, obscur village du Gâtinais, où il se marie en 1775 avec Marie Anne DELOINCE. Avec l'accent de son pays natal, il prononça son nom en faisant sonner le -t- final, mais étant illettré il ne pouvait en préciser l'orthographe. Le prêtre de la paroisse, ayant mal entendu la finale l'inscrivit sur le registre des mariages non pas CARMINIAT mais CARMIGNAC et cette forme se transmet aux descendants de leurs dix enfants, alors que les lointains cousins du Limousin conservaient la forme CARMINIAT (ou avec variante : CARMIGNAT).

Voici la notice qui le concerne personnellement :

Comment raconter ma propre histoire sans paraître prétentieux ? Mais je ne voudrais pas non plus que les générations futures de notre famille se plaignent de mon silence...⁽¹⁾

Donc, je suis né le vendredi 7 août 1914, 1 rue Chaptal à Paris 9^e et j'ai reçu les prénoms de Jean, Gaston, Maurice, ce qui faisait de moi Jean VIII, après Jean VII. La guerre était déclarée depuis cinq jours, mais papa, qui avait 51 ans, n'était plus mobilisable. Mon premier souvenir d'enfant est celui de l'explosion de la Courneuve, le 15 mars 1918, quand un dépôt de munitions sauta juste au nord de Paris.

Élevé à Marey à partir du 4 juillet 1919, je me sens profondément « paysan » et j'ai si bien pris l'accent des Vosges que je le garde toujours, paraît-il.⁽¹⁾ Très jeune j'ai voulu consacrer ma vie à quelque chose d'utile et j'ai bien vite compris que rien ne serait plus utile que de devenir prêtre et de travailler au salut des âmes. Personne ne m'a influencé en cela et dès l'âge de douze ans ma décision était irrévocable. Papa s'y est opposé pendant quatre ans, car il aurait voulu que je sois instituteur, pour gagner un peu d'argent et pouvoir l'aider dans le reste de sa vie. Finalement il m'a laissé libre et la Providence m'a permis, sans gagner d'argent, d'assurer à mes parents une heureuse vieillesse à l'hôpital de Lamarche.

Grâce à des bourses, j'ai fait mes études au petit séminaire de Mattaincourt, de 1925 à 1931, puis au grand séminaire de Saint-Dié, de 1931 à 1934. A la rentrée d'octobre 1934, pour réaliser un désir du pape Pie XI, qui avait demandé à l'évêque de Saint-Dié de procurer à un étudiant une formation romaine, on m'a désigné pour partir à Rome, au Séminaire Français, afin d'y préparer une licence de Théologie et une licence d'Écriture Sainte. Mon séjour à Rome, de 1934 à 1939, fut un enchantement à la fois intellectuel et spirituel : l'Italie m'a beaucoup marqué et j'ai laissé à Rome la moitié de mon cœur.⁽³⁾

Refusé au service militaire parce que je n'avais pas le poids correspondant à ma taille (1m83, comme mes cousins dans la famille de maman), j'ai été ordonné sous-diacre à Saint-Dié le 11 octobre 1936, puis diacre à Rome le 19 décembre 1936, enfin prêtre le 27 mars 1937 dans la chapelle du grand séminaire de Saint-Dié. A cette cérémonie, ainsi qu'à ma Première Messe Solennelle à Marey, le lundi de Pâques 29 mars, notre famille était représentée, en plus de mes parents, de ma sœur et de mes neveux, par Anthelme Penelle et par Léa Colin.

J'ai terminé mes études, en juillet 1939, juste pour le début de la seconde guerre mondiale. A cause de lésions pulmonaires je n'ai pas été mobilisé, mais j'ai été nommé professeur au grand séminaire de Saint-Dié, où je devais enseigner l'Écriture Sainte et la Morale Fondamentale.⁽⁴⁾ L'absence de nombreux professeurs, partis au front puis restés en captivité, rendait la tâche très lourde. En 1942 s'y est ajouté l'économat, avec la responsabilité de nourrir 175 personnes, en pleine période de rationnement. De nuit j'allais avec une camionnette à gazogène, souvent en panne, chercher du ravitaillement dans les régions agricoles et le jour je faisais mon travail de professeur.

À ce régime la tuberculose m'a vite terrassé et en juillet 1943 je devais partir au sana de Thorenc, où l'on m'a fait subir deux pneumothorax et où je n'ai échappé que de justesse à l'opération barbare de la thoracoplastie. Du moins, à cause de cette maladie, je ne me trouvais pas à Saint-Dié en novembre 1944, quand les Allemands ont déporté tous les hommes de la région au camp de concentration de Dachau.

Quand j'ai quitté le sana, en juin 1945, j'ai été nommé aumônier du petit hôpital de Lamarche, où l'on pouvait soigner mes pneumos et où mes parents sont venus terminer leur vie près de moi. Là comme au sana, je disposais d'amples loisirs, que j'employais à mettre au point une nouvelle méthode pour la critique textuelle de l'Ancien Testament en hébreu. La suppression du poste d'aumônier à Lamarche m'a fait nommer, en septembre 1950, aumônier militaire à l'hôpital de Kreuznach, près de Mayence, puis à celui de Giessen. Mais, ma santé supportant mal le climat de l'Allemagne, je rentrais en juin 1951 dans les Vosges et j'étais affecté au petit hôpital de Fraize, près de Saint-Dié.

Le 19 décembre 1953, six jours après le décès de maman, l'évêque de Saint-Dié, Monseigneur Brault, me proposait de poser ma candidature pour une bourse à l'École Biblique de Jérusalem. De fait, j'ai obtenu cette bourse et à la fin de septembre 1954 je suis parti pour la Palestine, avec une escale de huit jours en Egypte. Ce séjour en Terre Sainte a été passionnant, non seulement par les diverses excursions (jusqu'à Pétra au sud, jusqu'à Palmyre à l'est et jusqu'à Antioche au nord), mais surtout par la découverte du pays de la Bible, où Jésus a vécu et souffert pour nous. Chaque matin je célébrais la Messe au Lithostrotos, là où Jésus a été condamné par Pilate; le vendredi je participais au chemin de la croix dans les rues de la ville; souvent je pouvais aller prier à Gethsémani ou au Calvaire.

Ma bourse comportait l'obligation de rédiger un travail pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. J'ai choisi l'étude du déchiffrement d'un manuscrit de la Mer Morte, et cela m'a amené à me spécialiser dans les fameuses découvertes faites à Qumrân, près de la Mer Morte. Quand j'ai quitté Jérusalem, en avril 1956, j'avais terminé la rédaction de l'ouvrage qui a été publié en 1958 chez Letouzey et Ané sous le titre «La Règle de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres. Texte restauré, traduit, commenté».

À mon retour en France, mon évêque a jugé qu'il valait mieux que je continue dans cette ligne et il m'a conseillé de demander un poste de vicaire auxiliaire à la paroisse Saint-Sulpice, 50 rue de Vaugirard, à Paris 6°. Ainsi j'avais la chance de partager mon temps entre deux activités qui me passionnaient l'une et l'autre : le ministère paroissial, surtout par la confession et la direction de conscience, me fournissait l'occasion d'aider les âmes dans leur vie spirituelle, et les recherches hébraïques me faisaient mieux découvrir l'ambiance religieuse dans laquelle ont été composés nos Évangiles. Pour répondre à de perfides objections répandues alors dans la presse, j'ai composé au début de 1957 un petit ouvrage intitulé *Le Docteur de Justice et Jésus-Christ*, qui est paru en novembre 1957 aux éditions de l'Orante. Je commençais également à rédiger divers articles scientifiques sur les documents de Qumrân et, comme il n'y avait aucune revue spécialisée en ce domaine, j'ai comblé cette lacune en fondant la *Revue de Qumrân*, qui paraît depuis juillet 1958 et qui est la seule revue au monde consacrée à ce sujet. J'ai aussi entrepris, avec trois collaborateurs, de réaliser une traduction française de tous les manuscrits de la Mer Morte, qui soit à la fois plus scientifique et plus intelligible que les premières traductions en usage. Ainsi ont été publiés en deux volumes *Les Textes de Qumrân traduits et annotés* (Letouzey et Ané, 1961 et 1964).

Alors ma vie a été bouleversée par un événement dont vous aurez peut-être du mal à comprendre l'importance. Quand j'ai appris qu'une nouvelle traduction française du «Notre Père» allait contenir la formule «Ne nous soumetts pas à la tentation», j'ai été indigné, d'abord parce que cette traduction est fautive, et surtout parce qu'elle constitue un outrage à Dieu, qui n'a jamais soumis personne à la tentation. J'ai donc protesté auprès des autorités responsables de cette erreur, mais je n'ai pas réussi à les faire modifier cette regrettable traduction. Persuadé que la vérité finit toujours par s'imposer, je me suis mis à préparer une thèse de doctorat sur le «Notre Père».⁽⁵⁾ Je l'ai soutenue⁽⁶⁾ le 29 janvier 1969 et elle est parue en juillet de la même année avec le titre *Recherches sur le Notre Père* (Letouzey et Ané) ;

c'est un gros volume de 608 pages, qui pèse plus d'un kilo ! Plus tard je l'ai abrégé en un petit volume de vulgarisation *À l'écoute du Notre Père.*⁽⁷⁾

Bien entendu, cette opposition, que ma conscience m'imposait à la fois par loyauté scientifique et par respect de Dieu, n'a pas été appréciée par les autorités ecclésiastiques et j'ai dû quitter mon poste à Saint-Sulpice pour me réfugier à la paroisse Saint-Louis d'Antin (24 rue Joubert, 75009 Paris), puis en 1967 à la paroisse Saint-François de Sales (10 rue Brémontier, puis 17 rue Ampère, 75017 Paris). Mais j'y suis dans de bonnes conditions pour continuer soit mon ministère de confession et de direction de conscience, soit mes recherches sur la Bible et sur les manuscrits de la Mer Morte.

Jean Carmignac
(à suivre...)

(1) *C'est par sa mère Maria Julia Collardé née à Marey (par Martigny-les-bains, Vosges) le 31 octobre 1868 que l'abbé Carmignac a une ascendance lorraine. Après leur mariage, célébré en 1896, Charles Carmignac et Julia organisèrent un petit commerce de crèmerie à Paris. A leur foyer vivaient Robert, né en 1890 d'un premier mariage de Charles Carmignac, et Marguerite née en 1897. Une autre fille Alice-Marie mourut au bout de quelques mois. Leurs affaires prospérèrent mais les difficultés de ravitaillement pendant la guerre de 1914 les décidèrent à vendre leur fonds. Ils s'installèrent donc en 1919 dans la vieille maison de Marey dont Julia avait hérité, pour y vivre tranquillement de leurs rentes. Ils ne pouvaient prévoir qu'avec le remplacement du franc-or par le franc papier et les continuelles dévaluations de cette nouvelle monnaie, ils se trouveraient ruinés et obligés de travailler durement dans leurs vieux jours.*

(2) *Jean Carmignac a été à l'école du village un surdoué, qui ne posait pas de problème. En effet d'après les souvenirs de la veuve de l'instituteur, dès que l'élève avait fini avant tout le monde son devoir, le maître l'envoyait à la bibliothèque choisir un livre, dont il rendait compte parfois devant ses camarades; ou bien à la cuisine rejoindre sa femme, qui lui offrait volontiers une tartine.*

(3) *Un de ses condisciples au séminaire de Rome se souvenait encore 60 ans plus tard de l'enthousiasme de J. Carmignac pour les visites archéologiques dans les catacombes et autres sites chrétiens.*

(4) *Il y ajouta un cours d'hébreu, qui commençait par la récitation du Pater en hébreu.*

(5) *Notre Père des Cieux, / Que, sur terre comme au Ciel, / Ton Nom soit glorifié, / Ton Règne arrive, / Ta Volonté soit faite./*

Donne-nous aujourd'hui notre pain jusqu'à demain. / Acquitte-nous nos dettes, / Comme nous aussi avons acquitté nos débiteurs. / Garde-nous de consentir à la tentation. / Mais écarte-nous du démon.

(6) *Avec la mention «maxima cum laude».*

(7) *Editions F.X. de Guibert, 3 rue Jean-François Gerbillon 75006 Paris. L'Abbé Carmignac a fait partie de la commission chargée de la traduction française des textes liturgiques, où ses remarques ne furent guère prises en considération (voir son article «Tutoyer Dieu » paru dans Esprit et Vie).*

F. Demanche

Nouvelles brèves

Nous n'avons pas mentionné dans le n° zéro que nous devons les articles en russe et en biélorusse, parus dans ce numéro sur l'exposition de Rimini, au Vice Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université des Humanités européennes de Minsk, Monsieur Grigory Dovghiallo.

Celui-ci nous apprend en outre que cette manifestation culturelle (relative aux débuts du Christianisme et à l'historicité des Evangiles) a obtenu un si grand succès lors de son passage dans son université, avant de partir dans plusieurs villes de Russie, qu'elle est revenue à la Bibliothèque Nationale de Minsk en janvier et février 1999 et en mars à l'Université d'Etat. Elle est ensuite redemandée en Russie.

L'historicité des Actes des Apôtres

Un de nos correspondants, Monsieur Paul Bousset, nous a envoyé l'enregistrement d'un exposé oral fait pour ses amis sur l'historicité des Actes des Apôtres. Nous en rapportons ci-après le passage qui nous a semblé le plus propre à intéresser les adhérents de notre association, en remerciant très vivement Monsieur Bousset.

Je relèverai une série de petits détails qui m'ont plu parce que ce brave Luc avait un peu la même manie que moi autrefois quand je parlais en vacances. On se moquait un peu parce que je gardais en souvenir des tickets de métro, des tickets de bus, des tickets de musée que je collais quelques fois dans les albums-souvenirs côte à côte avec les photos et les cartes postales. Luc, lui, a accompagné Saint Paul dans son voyage et il a collectionné, si j'ose dire, les noms des ports d'attache des bateaux, même parfois leur nom propre, et aussi d'innombrables détails pratiques... Par exemple au chapitre 27 il y a le nom du centurion, il y a sa cohorte - disons son régiment - et le nom d'un passager qui a dû lier conversation avec eux mais dont on ne sait rien de plus (1). Voilà le texte :

« Lorsqu'il eut été décidé que nous embarquerions pour l'Italie, Paul et quelques autres prisonniers furent confiés à un centurion de la cohorte Augusta nommé Julius. Nous montâmes à bord d'un bateau d'Adramyttium. » [c'est donc le port d'attache] « qui devait faire le cabotage sur les côtes d'Asie et nous levâmes l'ancre. Il y avait avec nous Aristarque, un Macédonien de Thessalonique. » Et puis la suite : « Le lendemain nous fîmes escale à Sidon, etc... »

Voyons maintenant un peu plus loin, ils ont changé de bateau bien sûr. Là, il y a encore le port d'attache : *« Nous arrivâmes à Myre en Lycie. Le centurion ayant trouvé là un navire d'Alexandrie en partance pour l'Italie nous y fit monter. »* Donc voyez c'est un navire d'Alexandrie. Et puis après il y a la tempête et le naufrage. Nous y reviendrons.

Au chapitre 28 cette fois il a noté le nom du bateau. Il est vrai qu'il avait eu le temps de le contempler parce qu'ils se sont arrêtés tout l'hiver dans le port. Alors il a bien su le nom :

« Au bout de trois mois nous reprîmes la mer sur un bateau qui avait hiverné dans l'île ; il était d'Alexandrie et portait l'enseigne des Dioscures. »... Et puis ensuite ils s'en vont : « Nous abordâmes ensuite à Syracuse. »

Je pensais vous laisser le soin de lire dans le texte au chapitre 27 les péripéties du voyage de Paul et de Luc, mais il faut quand même en parler. Ce devait être un beau bateau de l'époque : deux cent soixante-seize personnes à bord ! Bien sûr pas en luxueuses cabines. Il n'est pas étonnant que Luc ait retenu le nombre des passagers : le capitaine a dû faire le compte des naufragés à l'arrivée pour vérifier que tout le monde avait regagné la côte et cela n'a pas dû se faire sans peine et sans répétitions. Quatorze jours de mauvais temps et de tempête ! cela aurait pu prêter à des développements gratuits et pittoresques si Luc avait eu l'âme d'un romancier, mais en homme précis il observait la manœuvre des marins et n'en perdait pas une miette : le nom du vent - l'Euraquilon-, le nom de la petite île qu'ils dépassent - Cauda -, la difficulté à hisser la chaloupe sur le pont, la crainte d'échouer sur les hauts-fonds de la Syrte (Luc a presque fait son école de voile à l'occasion !), les manœuvres pour alléger le navire - on jette à la mer d'abord la cargaison puis le gréement -, et puis à la fin, avant le naufrage, on sonde la profondeur - vingt brasses... quinze brasses... On mouille quatre ancres à l'arrière du bateau - admirez la précision . Et puis toute la suite de la manœuvre décrite en détail jusqu'à la catastrophe - sans victime. Le navire est échoué par l'avant, la tempête le disloque par l'arrière. Heureusement personne ne manquera à l'appel, pas même les prisonniers.

Si j'en ai parlé c'est parce qu'il faut admirer la manière dont Luc nous livre ce récit. C'est un enseignement. Il renonce délibérément à la facilité du roman pittoresque mais il nous conserve les moindres détails techniques.

N'est-ce pas un témoignage providentiel qui nous assure du sérieux des reportages évangéliques du même auteur ? Luc a vraiment écouté et regardé ceux qui savaient. Ici les marins et avant pour son Evangile c'était les témoins directs comme il nous l'a dit dans son introduction :

«... ceux qui ont été dès le début les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la Parole.»

Paul Bousset

(1) M. Bousset donne cette précision : si vous désirez un complément d'information, vous le trouvez dans l'Épître aux Colossiens 4,10 et dans l'Épître à Philémon, verset 24.

Les Livres...

Je signale la parution chez Pierre Téqui d'une plaquette *La langue de Jésus* du fr. Bernard Marie, OFS (1998). Il traite de l'araméen dans le Nouveau Testament et - bien qu'il se réclame à la fois de Grelot et de Carmignac, prudence diplomatique, je crois - il insiste sur les sémitismes, indices probants de l'ancienneté des Évangiles. Lui aussi se livre à des "rétroversions de grec vers l'araméen", dont celle du Pater, dans une forme différente de ce que j'avais déjà lu, sous la plume de P. PERRIER. Mais, comme celui-ci, il n'oublie pas la version (liturgique) de la Peshitta que je récite systématiquement tant elle me paraît éclairer le texte grec. Vu la variété des dialectes, on peut encore prévoir d'autres rétroversions.

Plus original, il propose une rétroversion de l'Ave Maria (Sh^e lam^h lek^h Mariâm...) assez intéressante. Un petit grief technique : ses transcriptions (surtout des voyelles) me semblent parfois imprécises ou entachées de coquilles, lesquelles sont le fléau de ce genre d'ouvrage, au moins en France.

En tout cas Frère Bernard-Marie fait preuve d'une belle érudition dans le commentaire des citations araméennes (une quarantaine) mais aussi des sémitismes sous-jacents au grec, y compris des jeux de mots sur lesquels Jean Carmignac avait attiré l'attention. A commencer par le classique : « Dieu est capable "de ces pierres" (abenayyâ) de susciter "des enfants" (benayyâ) à Abraham.» (Mt 3,9)

Il insiste aussi sur les jeux de mots analogues dans l'hébreu (ici, abanim - banim) y compris dans les cas où il n'y a pas de parallélisme avec l'araméen. Exemple, Marc 14,41 : "Dormez (humu) et reposez-vous (wenuhu)... voici venue (vâ'âh) l'heure (ha-shâ'âh)..."

Charles Commeaux

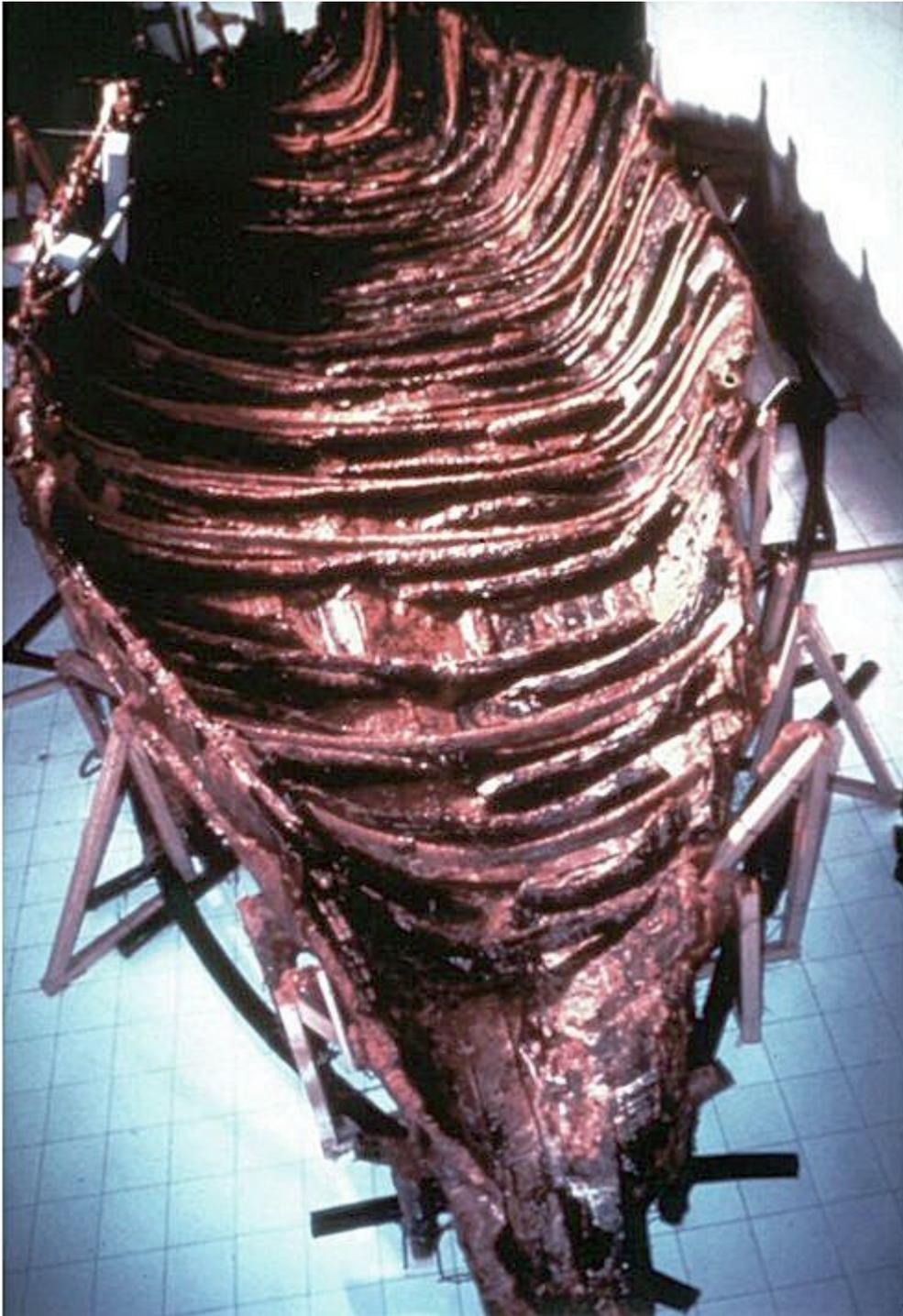


Photo de la "barque de Jésus" que le Ministère du Tourisme israélien nous a gracieusement adressée par l'intermédiaire de l'Office National Israélien du Tourisme de Milan. Nous les remercions vivement l'un et l'autre.